

# Seuls les chiens...

par Arthur MIRA-MILOS

« Il faut jeter au feu toutes les théories politiques, morales, et économiques, et se préparer à l'événement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce globe et dans tout les globes, au passage subit du chaos social à l'harmonie universelle. »

Charles FOURIER  
(Introduction de 1808)

Un monde nous regarde, flambant neuf. Nous venons à peine de le découvrir, d'y jeter notre première averse, et déjà quelque chose ne chante plus comme avant. Ce monde était à notre image : vierge. C'était à nous de le violer, de lui donner enfin un visage viril, une force neuve, une preuve suffisante de son absolue nécessité. Nous ne savions de lui que ce qu'on voulait bien nous en dire, nous en montrer, on nous parlait de justice, de bonheur et d'amour, alors que partout s'éveillaient les bataillons névrosés du mensonge, de l'oppression et de la haine. Ce monde, nous avons la terrible chance de le découvrir rayonnant, lustré d'un étrange brillant dont nous allions sentir bien vite qu'il n'était que l'apparat, la mince couche qui cache la réalité chancelante et comprimée. Comprenez bien que cela n'a rien à voir ni avec la gauche ni avec la droite. C'est de tout autre chose qu'il s'agit, et quelque chose de plus grave, de plus inquiétant, et pour ceux qui croient à l'inévitable bouleversement, et pour ceux qui s'obstinent à refuser son évidente nécessité.

## A PROPOS DE L'INSURRECTION DE MAI 1968 :

« *My friend, cut your own throat. Cut your own throat. Now !* ».

Robert LOWELL.

Tout cela était donné ainsi sous sa forme brute. Nous avons à comprendre cette chose pour nous nouvelle : la vie. Nous n'avions pas à nous inquiéter sur nos arrières, nos parents étaient passés par un chemin difficile et absurde, qui, parti de la guerre, les avait conduits à la possession d'un peu de bien-être, suffisamment en tout cas pour que nos problèmes se plaquent ailleurs. Ce transfert fut d'autant plus aisé que nous avons désormais à portée de notre main la scolastique, même bourgeoise, qui, autrefois réservée à une élite, se répandait soudain dans une classe de jeunes gens petits bourgeois issus directement des couches les moins favorisées. C'est-à-dire que, privés du lourd sacrifice de l'effort pour survivre, et du même coup, pour la première fois, étant aptes à saisir tout ce que le monde secrète d'insanités métaphysiques, philosophiques et sociologiques, nous nous trouvons soudain dans une situation qui était fatalement inconnue de tous. En effet, la masse révolutionnaire était jusqu'ici attachée avec acharnement à des revendications de nécessité première . à savoir, le droit de man-

ger, de dormir, d'être malade, d'être rémunéré par l'Etat suivant le nombre d'enfants qui lui étaient fournis, et même, pour la catégorie de ceux qui, nous le savons, n'étaient que des contre-révolutionnaires illusionnistes, choisir les maîtres. D'autres révolutionnaires, formant l'infime minorité, étaient issus des classes bourgeoises, et restaient une poignée d'intellectuels souvent maladifs qui n'entendaient rien, ou très peu, au fait de la révolution, la véritable révolution, non pas celle qui change les maîtres blancs par des maîtres rouges ou des esclaves rouges contre des blancs, mais celle qui libère simplement de l'autorité, qui reste, en dernière analyse, le seul dogme qui trahit les élans individuels et collectifs menant à la liberté. Or, pour la première fois, nous avions à faire ici, à des jeunes gens « cultivés », c'est-à-dire, au sens de notre société, enseignés par les maîtres aux cheveux blancs et à voix chevrotante, et qui étaient descendus en masse dans la rue, pour crier leur volonté de vivre dans une société où l'on apprend à tuer très jeune, et réclamer le droit au bonheur, c'est-à-dire à la jouissance, au plaisir sexuel total, libéré des tabous instaurés par une église en mal de massacre, de domination, et sachant tirer profit de la crédulité populaire. Après tout ne serait-il pas plus juste de faire l'amour avec sa sœur ou avec une proche parente, puisque la nature, nous livrant cet être comme sœur ou comme parente, semble nous prédestiner à avoir des contacts plus suivis avec lui ?

Nous nous trouvions donc dans une situation totalement inconnue de nos pères et de nos aïeux : la jeune masse intellectuelle se révoltant en bloc contre, non pas un régime — naïfs sont ceux qui ont cru pouvoir renverser de Gaulle — non pas contre un système contrairement à ce qui est couramment admis, mais contre un monde tout entier. Voilà l'échec de MARX ! Ceux-là mêmes qui brandissaient le drapeau rouge ne savaient pas que, réclamant le droit au bonheur, ce n'était pas plus la société de MARX ou de LENINE, ou encore de TROTSKY qu'ils voulaient accoucher, mais la société libre, sans autorité et sans contraintes, celle-là que nous appelons anarchiste parce que l'étymologie ici parle d'elle-même. C'est d'une société sans nom que nous voulions, je veux dire d'une société sans système, sans formes contraignantes, et du passé de MARX aussi, les « marxistes » voulaient sans s'en rendre compte, faire table rase. C'est pourquoi il était vain, et il l'est encore, de vouloir rattacher l'insurrection révolutionnaire née du mois de Mai 68 à une quelconque idéologie, puisse-t-elle prendre l'image libertaire. Car la logique de l'idée est elle aussi une contrainte, et c'est contre cette logique qui enfante les dogmes que nous nous sommes levés. Il est désormais impossible de greffer un système quel qu'il soit sur le mouvement révolutionnaire ; seulement pouvons-nous l'appeler antiautoritaire, et anarchiste aussi, car l'anarchie n'est pas un dogme, ni même une idéologie, c'est un moyen d'agencement libre entre les individus et les groupes, et aussi, et surtout une synthèse qui naît d'une forme d'état d'esprit et des réalités de la vie quotidienne. Attacher la révolte débouchant, je le répète, sur des formes neuves, à un marxisme, un léninisme, un trotskisme quelconques, c'était l'étouffer en son sein, c'était couper en elle l'élan qui soudain se dégageait et qui débouchera sur un monde heureux.

Les surréalistes avaient raison de dire que le merveilleux est à portée de notre main, qu'il est là tapi en chaque chose et en chaque être. Ils avaient raison de prétendre que ce potentiel de merveilleux que nous portons n'est pas assimilable aux paradis artificiels, qu'il est la réalité pure et simple, vue par des yeux neufs : la surréalité. Les dadaïstes aussi avaient raison de vouloir tout violer, tout saccager, tout terroriser, de ce qui n'était pas merveilleux. Ils n'ont pas échoué. Ils ont simplement fini par se taire meurtris par l'autre réalité, celle des intrigues pour le vedettariat, mais ils sont là, encore, présents, prêts à resurgir au premier coup de sabot dans la gueule du vieux monde. Eux n'ont pas réussi à tout raser, à bouleverser radicalement nos valeurs ; mais nous devons saisir chaque fois notre chance, chaque fois tenter de tout recommencer

à zéro. Et si nous n'arrivons pas à le faire, d'autres viendront derrière nous qui seront victorieux. Car le flot de la Révolte est inépuisable.

## **FUIR ET COMBATTRE :**

*« Comment pourrait-il être fou de s'attacher à jouir toujours le plus possible du présent, qui seul est sûr, puisque la vie n'est que présent d'un bout à l'autre, et, comme tel, éphémère ».*

**SCHOPENHAUER**  
(Ecrits posthumes).

Mais il ne s'agit pas seulement de nourrir nos illusions, de nous laisser berner à ce jeu ; car la société, qui tient à sa cohésion, elle, ne se lasse pas de nous faire miroiter que le possible peut surgir à tout instant au sein de la réalité. Ce possible est le rêve, pur, simple, démoniaque, et il sert nous-même à nous tromper. Car, qu'on ne se leurre pas, la société nous offre des échappatoires légaux, une possibilité de fuite dans le temps, ne serait-ce que parce qu'elle ne sait pas encore nous dominer complètement, qu'elle a un jeu à gagner, et que son terrain se perd, à la réflexion, pour élaborer les moyens de nous duper. Ces échappatoires, ils portent des noms de drogues : étrange, merveilleux, sublime de déraison. Un vieux monde s'est simplement, sinon écroulé, du moins fêlé. Nous avons donc une folie « à portée de la main », d'autant plus attirante qu'elle sifflait le vertige, qu'elle prenait le goût d'une femme, belle et exaltante, terrible de désirs. (Qui n'a jamais rêvé d'une femme le soir, une grande femme chaude et rousse qui vous caresse jusqu'au déchaînement total, à l'éclair gigantesque qui seul peut s'identifier au plaisir et à l'amour, qui n'a rêvé d'une telle femme n'est qu'un vulgaire cadavre que je méprise).

Nous avons pour nous la drogue, l'élément vital qui nous permettait, avec la musique, — lassés par tant de luttes vaines, obstinément butées au cloisonnement des êtres morts, et des survivants qui errent à travers le monde à la recherche d'une seconde disparition qui ne leur donnera pas même le goût de la vie —, de découvrir parfois un peu de ce paradis volé, et de gueuler à la face de la réalité que nous sommes des chiens, oui monsieur, des chiens qui n'attendent pour mordre, que les salles bouillies d'hommes respectables soient tournées vers un quelconque P.M.U., où une maîtresse qu'ils n'aimeront guère plus que leurs salopes de femmes. Quel homme qui ne connaît que le travail pourrait aimer ainsi ? Savoir tirer de cette vie, sans même ce goût âcre qui nous fait savourer les lèvres de femme, toute la sève qui s'y cache : et oui, le bonheur est en nous, ne sera que par nous, à la barbe du monde, à la barbe des hommes de bonne volonté, ces minables pompiers de la démocratie.

## **QUERRE A L'HUMANISME**

*« Haïr l'humanité vaut bien mourir pour elle ! ».*

*Raymond QUENEAU.*

Notre ennemi est l'humaniste, qui ne sait que nous décevoir de pleurnicheries et de lamentations. Le combat révolutionnaire n'est pas un jeu de nonnes et de carmélites : c'est un combat violent et sanglant, une immense provocation, un gigantesque défi à la puissance, une lutte acharnée contre le renoncement du socialisme humanitaire. A la fin, celui qui n'a plus la raison, a le fusil ; et malheur à celui qui est désarmé. Il n'y aura aucune pitié pour lui, et ce sera justice. Un monde égoïste nous apprend à haïr en combattant : nous combat-

trons et nous haïrons ce monde. Nous n'avons nullement l'intention de partager ce qu'il n'est pas possible de diviser : nous gardons nos malheurs et notre haine pour les faibles, car ceux-là sont les cautionneurs de la puissance des exploités. Ceux qui ne disent rien, permettent au loup de gueuler, et nous, nous voulons gueuler plus fort que les loups. C'est pourquoi nous devons d'abord nous débarrasser de ceux qui se taisent, et ensuite nous déguiser en loups pour apprendre leurs cris. C'est-à-dire que nous ne devons jamais plaindre, mais toujours bannir, et briser en nous tout sentiment d'humanité contre ceux qui par le refus de jouer permettent qu'on puisse tricher au jeu de la vie.

Devant tant de contours, devant une telle nudité, nous criions au désespoir. Malheureux sont ceux qui n'attendent rien d'autre que la mort, lassés seulement par la vie. Glorieux sont les vivants qui crient « mort à la mort », et qui au prix du renoncement à tout avantage social, se précipitent sur le chemin occulte de la jouissance totale, et du bonheur. Ce bonheur, messieurs qui nous avez bâti un monde avec les ruines du ciel et de la guerre, qui nous avez forgé dans l'aimable odeur de vos cadavres et de vos bouleversements absurdes, ce bonheur passe par l'illégalité pure, par la provocation à outrance, par le repli sur soi pour mieux condenser notre force, notre Volonté de Puissance.

### **COMBATTRE LES IDEOLOGIES :**

*« Gardons-nous de suivre la pensée d'un auteur... D'ailleurs qu'en sait-il de sa pensée ? ».*

*Henri MICHAUX.*

Pour cela, il nous faut combattre toutes les idéologies. L'idéologie est nécessairement un système mort, et la vie nous apprend à haïr le système. L'idéologie est la séquelle bâtarde de la théologie ; c'est Dieu fait vérité, Dieu forger de chaînes. Nous devons rejeter toute idée de société organisée quelle qu'elle soit, car jamais il ne pourra s'en trouver une qui satisfasse le bonheur de chacun à la fois. La société possède un principe : conserver sa cohésion contre les ennemis extérieurs. Aussi agglomère-t-elle les individus en sectes, en syndicats, en partis, en écoles ; elle fait que l'individu responsable non plus par lui et devant lui, mais par le groupe devant la société tout entière.

La révolte pure se passe dans la nuit de la solitude. Où que l'on soit, plus le nombre grandit, plus la force s'étale, plus elle perd en épaisseur et en puissance. L'idéologie forge les esprits à cette discipline de groupes, discipline qui est la naïveté consommée, discipline insupportable, non pour un idéologue, mais pour un homme qui sait que la vie pour se prendre, doit se sentir, se voler, s'arracher à l'ennui quotidien. Les idéologues sont de bons pères : les gens qui font profession de réfléchir ont coutume d'être de bons chiens de garde. Tous les vieux schémas des siècles passés sont morts, et avec eux les bâtisseurs de ferraille qui les ont élaborés. La vie n'est plus derrière, ni devant ; elle est là dans l'instant présent que l'on vit. Hors de l'instant il n'est rien de libre. Nos idéologues sont de fiers maçons : ils veulent édifier des bâtisses aux larges baies pour laisser pénétrer le soleil, mais ne construisent que de sales prisons aux murs sombres et aux relents nauséabonds : les fers rongent la chair ; cette chair doit être conservée pure chez la femme, pour les caresses ; chez l'enfant, il faut garder cette fraîcheur qui ose gueuler à la face des hommes la provocation de l'innocence.

Rejetant toutes les idéologies comme étant le mur qui nous sépare de la vérité et du bonheur, nous affirmons que la vie n'a de sens que dans la beauté pure et simple, dans le verbe et la vision poétique, dans les longs déchirements chantés et criés qui font du damné la force vive où iront se perdre les vivificateurs du plaisir. Le poète doit être celui qui jouit, et qui crie sa jouissance.

*« La force de la poésie purifiera les hommes, tous les hommes. Toutes les tours d'ivoire seront démolies, toutes les paroles seront sacrées, et, ayant enfin bouleversé la réalité, l'homme n'aura plus qu'à fermer les yeux pour que s'ouvrent les portes du merveilleux ».*

(P. ELUARD).

La révolution à venir sera cette révolution ou ne sera rien. La société nous apprend si bien à savoir et si peu à sentir, qu'aucun d'entre nous ne sait aimer ni adorer. Nous devons enfin et à jamais abattre les cloisons que nous ont édifiés les EUCLYDES et les DESCARTES, pour ne plus adorer (adorer jusqu'à la perte totale, jusqu'au suicide individuel, prélude de ce lent suicide collectif qui apparaît) que les yeux de femmes, et leur corps tout entier, baignant dans la moite chaleur du ventre, et aussi les nuages lents qui nous découvrent, nous, pauvres êtres mortels et destinés à ne jamais disparaître, le terrible battement des vagues sur le roc noir, et les beaux oiseaux qui voyagent lo'n, aussi loin qu'ils se perdent en liberté.

### L'AMOUR-VIOLENCE :

*« Tu te mets toute nue et tu attends debout dans l'herbe ; tu te penches pour donner à manger aux pigeons et le taureau grimpe sur la colline et te labore de sa machine... cette machine qui est d'une longueur... terrible ! Seigneur ! mais c'est fou comme c'est bon de prendre la chose ainsi !... Le vert pâturage, si propre ! l'odeur de ce cuir chaud, et ce long truc lisse et doux qui va, vient... Seigneur ! faites qu'il me baise comme si j'étais une génisse. Seigneur ! ah... baiser, baiser, baiser !... »*

Henry MILLER.

Un seul combat aujourd'hui est un combat de vivants : celui qui se fait aux cris de « droit à la vie », « droit à l'amour ». C'est ce combat, unique et démesuré, qui est le combat du devenir et de la claire réalité. Nous devons aimer autant que nous haïssons. Aimer l'amour autant que nous haïssons tout ce qui lui est contraire, tout ce que le monde a su forger, et forger simplement pour le malheur des hommes. Les hommes, nous nous en moquons. Ils sont collectivement détestables, autant que leur agglomérat qu'ils nomment société. Ils n'ont rien à dire car ils jouent le rôle des survivants, celui de l'éternelle collaboration avec ce qui est en place, et ils écrivent tous de beaux articles progressistes, et ils offrent tous à l'humanité souffrante leur pauvre cœur desséché pour se donner bonne conscience et mériter le ciel de la gloire : la promotion sociale, la bonne carrière... Ils ne savent rien du plaisir, ceux qui ne montrent que leur enveloppe et oublient leur chair sensible. Ils ont dans ce monde la place de choix réservée aux bonnes volontés, ils sont mis en cartes et respectés de tous comme des enfants bien nés et nourris au sein de l'ordre et de la morale. Mais ceux qui ont dit NON, et qui ont osé le gueuler pour que leur refus retentisse comme un long cri de déchirement et de vengeance, ceux-là sont déjà condamnés à errer de par cette terre, déracinés, proies fragiles pour les rapaces de la bonne conscience. Face à un monde qui sue la satisfaction, et qui aime à se traîner dans la boue fastueuse de l'abstinence, nous opposons l'amour, l'amour qui prend racine dans l'être intime, forgé dans la violente aspiration du sentiment et de la passion, et qui trouve sa complète réalisation, dans l'acte physique sensuelle : il faut que l'amour ne soit plus fait par besoin, mais par saveur, par amour, guidé par le désir sublime de dérèglement total des sens, avec nulle possibilité de retour sur la réalité chancelante, avec l'absolue volonté de rester accroché éternellement au monde surréaliste de la jouis-

sance. L'acte physique, soumis aux variantes des caresses et de la succion, doit être pratiqué comme étant l'acte de la révolution quotidienne par excellence, face à un monde qui interdit tout déchaînement du bonheur. Aucun vice ne peut plus être considéré comme tabou, puisque un vice est par essence même agréable. Le bonheur est peut-être au bout du chemin interdit du vice !...

#### L'INEVITABLE :

*« Théorie de mort, mais d'une mort hypocritement maquillée aux couleurs de la vie et dont on vante la sagesse, comme si un cadavre pouvait avoir quelque mérite à ne point gambader ».*

*René CREVEL.*

Nous devons trouver ici bon nombre de domaines inexplorés. C'est ainsi. La nature nous moule à l'image qu'elle se fait d'elle-même, et nous serons appelés, dans les temps à venir, à montrer aux choses que nous ne sommes plus les hommes, maîtres de l'univers, mais que plutôt nous nous trouvons en marche vers le bouleversement universel de nos vies, l'anéantissement total, opéré à froid, la déshumanisation complète. Tous les hommes ne sont que des Hommes-Choses, des chairs brutes auxquelles il est arrivé un accident ; cet accident s'appelle l'ESPRIT. Nous avons cru pendant plusieurs milliers d'années à l'infaillibilité de notre existence. Notre savoir ne s'est jamais expliqué clairement. Nous sommes restés pris dans le monde entre les choses de l'expérience, et les choses inconnaissables, les *a priori*, de ce que d'aucuns appellent métaphysiques. Notre dilemme s'écartelait. Il apparut vite que le savoir total était pur gageure. Nous l'avons tant cherché, tant parcouru la vie, que nous avons enfin, trouvé la mort inexorable ; cette mort s'appelle parfois mort individuelle, mort collective, et elle portera demain le nom de destruction de l'espèce. A cette mort, nous sommes conduits à la fois par l'échec de notre connaissance de nous et par les progrès de nos connaissances des choses. La science va devenir maîtresse de nous, nous enfanter en êtres-nus. La connaissance n'a plus qu'une signification quotidienne : pour demain nous ne savons plus. Les rôles sont diffus, les écoles ont le jeu pervers de nous tromper sur notre savoir. Tout cela est inutile, désespéré, d'une tragique beauté. Ce sera le plus sublime poème que cette destruction de l'espèce, tous mêlés dans cette fin gigantesque par l'impitoyable victoire de la Mort et du Néant libérateur. C'est pourquoi les écoles n'ont plus qu'un usage individuel, elles n'ont de sens que par le bonheur qu'elles procurent à chacun, par la jouissance qui en naît, par la gratuité qui s'en dégage peu à peu pour nous plonger, venant des réflexions de chaque jour, dans le gouffre jamais exploré de l'inutilité libératrice.

#### OSER COMPRENDRE :

*« Tu sais que la mouche est le monstre musical par excellence, parce que deux mouches ensemble chantent toujours à une seconde mineure d'intervalle. Il n'y a personne auprès de moi avec qui je sois à l'unisson où dont les discours accompagnent magnifiquement en tierce toutes les envolées du mien ».*

*NIETZSCHE*

*(Lettre à Erwin Rohde - 27 février 1869)*

Ces propos paraîtront incohérents à première vue. Qu'à cela ne tienne. Il faut les ruminer. En tirer la substance diffuse. L'humour y tient une place de choix, et ce n'est pas un hasard. L'humour est maîtresse de cette destruction, elle est tout ce qui peut et doit survivre après l'anéantissement complet, tout ce qui doit rester de la supercherie du savoir. Ces propos n'ont qu'une valeur

purement expérimentale, et qui sait, peut-être prophétique. Il faut rire de tout cela ; c'est un plat d'insolite, arrosé d'une larme de mépris pour la civilité et la bonne conscience. Que ceux qui craignent la Mort n'attachent aucune importance à ces mots ; ils ne leur sont d'aucune utilité. Que ceux qui aiment la vie y trouvent une ferment de poésie, la seule chose qui sait demeurer vraie dans un monde de truanderie, de puanteurs et de nausées. Que ceux qui ont perdu l'amour y trouvent leur réconfort, car ils ont tout perdu. L'humour reste l'arme de ceux qui n'ont plus rien à perdre, plus rien à espérer, simplement, un jour, une fin gigantesque. La mitrailleuse est l'arme la plus humoristique... C'est encore ce que la vie nous réserve de plus beau... Et c'est à nous seuls d'en profiter, à nous et à personne d'autre. Nous nous sommes déjà si souvent perdu !

Seuls les chiens comprendront ce langage fait d'aboiements. Ceux-là sont des frères, et les portes leur sont ouvertes. Ce sont des portes qui conduisent à tout, et principalement à la folie, qui détériore leur avenir. Que ceux qui ne savent pas ressentir se taisent : ce sera leur noblesse. Nous voulons l'amour, ici et maintenant, grandiose ; c'est pourquoi nous nous battons contre le monde sans jamais désarmer. C'est pourquoi aussi nous sommes définitivement seuls. Les chiens ont encore assez de clarté dans leurs yeux pour que l'agonie ne se mêle pas à leur solitude...

Seuls les chiens comprendront ce langage, et peut-être aussi une femme. Et les chiens, nous le savons, aiment vivre et lâcher leurs merdes dans la rue. En mai 68, ce sont ces chiens qui ont aboyé et mordu. Qu'on ne l'oublie jamais...

**A. M.-M.**

---

Nota : Afin d'éviter toute confusion, je tiens à faire savoir que ce texte a été écrit bien avant que le poème de Léo Ferré, « Le Chien » ait été porté à ma connaissance. En aucun cas, il ne peut donc s'agir de plagiat. A. M.-M.